



**PETER
GUTTRIDGE**

**DES HOMMES
DÉPOURVUS
DE SENTIMENTS**

**ROUERGUE
noir**

Présentation

Il suffit parfois d'un hasard. Un homme qui patiente dans la salle d'attente d'un tailleur, dans une petite ville d'Asie du Sud-Est. Sur une table basse, protégées par une plaque de verre, les cartes de visite de clients du monde entier. Parmi elles, celle de quelqu'un qui devrait être mort depuis trente-cinq ans. Un nom qui pousse l'homme à s'envoler immédiatement pour Phnom Penh, où trente-cinq ans auparavant un commando d'élite fut envoyé pour délivrer trois prisonniers de la sinistre prison S21. Là les Khmers rouges détenaient, torturaient et mettaient à mort des centaines de malheureux, alors même que les jours du régime étaient comptés et l'armée vietnamienne massée aux frontières. À ce détail près qu'il y avait un quatrième prisonnier. Que les choses n'ont pas tourné comme prévu. Et qu'aujourd'hui les morts reviennent d'entre les morts et doivent payer pour leurs crimes.

Peter Guttridge signe un thriller sans merci où, sur les décombres du pays khmer et dans le décor de ses temples fabuleux, la traque engagée par un homme assoiffé de vengeance ranime les fantômes de l'une des dictatures les plus sanglantes du vingtième siècle.

Peter Guttridge

Né à Burley, ancien directeur du Brighton Literature Festival, Peter Guttridge est un membre actif des événements littéraires britanniques. Son œuvre compte plus d'une quinzaine de titres. Au Rouergue trois romans ont été traduits dans la collection Rouergue noir : *Promenade du crime* (2012), *Le Dernier Roi de Brighton* (2013) et *Abandonnés de Dieu* (2014).

Du même auteur, chez le même éditeur

Promenade du crime, 2011

Le Dernier Roi de Brighton, 2012

Abandonnés de Dieu, 2014

Ouvrage conseillé par Jean-René Dastugue
Graphisme de couverture : Odile Chambaut
Image de couverture : Plainpicture/Demurez Cover Arts/Marta Bevacqua
Titre original : *Those Who Feel Nothing*
© Peter Guttridge, 2014

© Éditions du Rouergue, 2016
pour la traduction française
ISBN : 978-2-8126-1009-7
www.lerouergue.com

Peter Guttridge

DES HOMMES DÉPOURVUS
DE SENTIMENTS

Traduit de l'anglais par Jean-René Dastugue

ROUERGUE
noir

*À mon ami et mentor, Stephen Fleming.
Un autre gentilhomme nous a quittés.*

« Le monde appartient à ceux qui ne ressentent rien. »

Fernando Pessoa

PROLOGUE

Assis dans l'atmosphère calme de la boutique, tu attends ton costume. De longs rouleaux de soie, de coton, de lin et de mohair couvrent les murs qui t'entourent. Il fait humide. Au-dessus de ta tête, un ventilateur poussif peine à brasser l'air épais. La sueur perle de tous tes pores.

Des cartes de visite du monde entier sont glissées sous le plateau en verre de la table basse devant toi. On t'a encouragé à en déposer une toi aussi, mais tu n'en as pas. Tu les observes.

Alix de Saint Albin, d'un cabinet de recrutement français, a laissé la sienne. Lorenzo Monticello travaille dans la filtration de l'eau en Italie. Les cartes d'un couple de dentistes américains arborent des selfies attestant de leurs talents en orthodontie. Il y a abondance d'universitaires issus des « nouvelles universités » du Royaume-Uni.

Tous sont venus dans cette boutique, dans cette petite localité de la côte vietnamienne, pour profiter de ses confections rapides à prix réduit. La ville de Hôï An est réputée pour ça.

Des copies bon marché de vêtements de luxe occidentaux fabriquées dans la journée.

Tu as commandé un costume la veille. Ce matin, diverses choses clochaient. Trop serré à la poitrine. Trop long sur les manches. Des poches pas assez profondes.

Une carte de Brighton t'accroche l'œil. Brighton en Australie. Trudy Smart, chargé de ressources humaines.

Il y a une autre carte de Brighton que tu rates presque. Brighton, Angleterre. Tu la regardes attentivement. Une adresse dans les Lanes. Tu jettes un œil autour de toi. Personne ne te prête attention. Tu te baisses et tu la récupères en la faisant glisser sous le verre de la table. Tu la retournes. Un deuxième bureau à Siem Reap, Cambodge.

Ton complet arrive pour l'essayage final. Tu ne le regardes même pas. Tu fourres une liasse de dollars dans les mains du gérant médusé et tu attrapes le costume. Tu déboules dans la rue noyée de bruit. Le tumulte, le grouillement. Ce soir, la ville célèbre la pleine lune et toutes les lumières électriques sont éteintes. Des lanternes en papier illuminent les rues. Des bougies disposées sur des centaines de minuscules bateaux de papier dérivent sur la rivière. Le spectacle est splendide mais tu n'es pas d'humeur à apprécier la beauté.

Tu forces le passage à travers la foule, tu remontes les planches branlantes du pont médiéval japonais, sans voir, sous tes pieds, les lueurs tamisées qui flottent vers la mer.

Tu regagnes, étourdi, l'antique maison de marchand où se trouve ta chambre d'hôtel.

Toujours étourdi, tu laisses choir le costume sur une chaise, saisis la bouteille de gin dans ta valise et défroisses la carte pliée dans ta main. Tu la fixes dans la lumière vacillante que projettent les bougies disposées dans ta chambre.

Tu regardes sur le bristol ce numéro à Brighton et tu vérifies sur ton mobile s'il y a du réseau. Tu essaies d'obtenir une ligne internationale avec le téléphone posé à côté du lit. Rien de disponible pour l'instant. Tu es trempé de sueur alors tu vas prendre des serviettes dans la salle de bains. Tu t'allonges sur l'une et tu t'éponges le visage avec une autre tout en maintenant le verre de gin sur ta poitrine. Le type de la réception rappelle. Il a une ligne et tu peux passer ton appel. Tu lui répètes le numéro et après des clics et des bruits de tunnel la sonnerie retentit, étonnamment puissante dans ton oreille. Tu te demandes ce que tu vas dire si quelqu'un répond.

Il y a un autre clic puis une voix d'annonce de messagerie. Plus grave que dans ton souvenir. Plus âgée, bien sûr. Fatiguée aussi – mais cette voix a voyagé longtemps. Elle a voyagé trente-cinq ans.

UN

L'agent George Stanford aimait le service de nuit. Au-delà de l'argent que rapportaient ces heures qui le privaient de vie sociale, il appréciait l'obscurité, particulièrement ici, de l'autre côté des South Downs. Il aimait apercevoir un renard ou un blaireau dans la lueur de ses phares. Parfois, il tombait sur un cerf, le regard effrayé, même s'il avait déjà failli démolir la voiture de patrouille pour en éviter un qui avait surgi devant lui sans prévenir.

Toutefois, planquer à trois heures du matin à côté de la voie ferrée de Hassocks pour surveiller les vols de cuivre, personne ne trouvait ça plaisant. Et certainement pas ce grincheux de Dennis Richardson, un collègue qu'il se traînait depuis six mois. Stanford détestait les lèche-bottes.

Richardson ronchonnait après une chose ou une autre – Stanford ne l'écoutait plus depuis belle lurette – quand ils virent un homme de taille moyenne qui transportait ce qui ressemblait à un sac plutôt lourd, en train d'escalader une palissade pour accéder au talus de la voie ferrée.

« Bon sang, d'où sort-il ? », lâcha Stanford en poussant Richardson du coude.

« C'est là où il va qui doit nous inquiéter », répondit Richardson en ouvrant sa portière.

Stanford l'imita.

Les deux policiers firent preuve de discrétion, mais l'homme se retourna, sans doute alerté par le flash lumineux venant de l'habitacle ou le bruit des portières se refermant dans le silence nocturne.

« S'il vous plaît, monsieur », l'interpella Stanford d'une voix étrangement amplifiée par les ténèbres.

L'homme n'eut pas l'ombre d'une hésitation. Il se laissa retomber au bas de la palissade, abandonna son sac et prit la fuite.

« Eh merde ! », jura Richardson.

« Récupère le sac, je le course », dit Stanford.

Dieu qu'il détestait pourchasser les gens quand il se trimballait tout le harnachement du flic moderne. Cliquetant et tressautant, il entendit Richardson retourner à la voiture et commencer à le suivre. L'homme s'éloigna du talus et fila dans une ruelle.

Stanford était en bonne forme physique. Il s'entraînait trois fois par semaine sur un tapis de course à la salle de gym. Mais le barda qu'il transportait lui pompa son énergie en moins de cent mètres.

Le temps qu'il rejoigne la ruelle, le type s'était envolé. Il s'immobilisa, tentant de repérer le bruit de sa course. Il l'entendit – mais où ? Il connaissait bien Hassocks. Un homme pouvait facilement disparaître dans son enchevêtrement de ruelles.

« Eh merde », souffla Stanford.

Richardson s'arrêta à côté de lui et il grimpa dans la voiture.

« Vu le contenu de son sac, c'est un voleur de cuivre, pas de doute », confirma Richardson en s'engageant dans la ruelle.

Ils sillonnèrent les rues une dizaine de minutes, vitres baissées, à l'écoute de bruits de pas. Ils ne virent ni n'entendirent âme qui vive.

« Laissons tomber », proposa Richardson. « On a fait notre devoir – empêché un délit. Et on trouvera probablement des empreintes sur le matériel. »

Ils regagnèrent la rue principale qui traversait Hassocks et prirent la direction de Ditchling. Quand ils s'engagèrent dans le virage en S de Keymer, Stanford désigna du doigt une voiture garée à cheval sur le trottoir devant les portes de l'église de Keymer, coffre ouvert.

« Il en a après le cuivre de l'église maintenant », supposa Stanford.

Richardson se gara une dizaine de mètres plus loin, à cheval sur le trottoir lui aussi, et les deux policiers retournèrent à pied vers la voiture. Stanford jeta un regard furtif sur sa droite, vers le cimetière. Il donna un coup de coude à Richardson. Ils s'arrêtèrent et virent une lumière se déplacer devant l'église et disparaître à l'angle du bâtiment.

Le mur était bas et les deux hommes passèrent par-dessus. Stanford écrasa une limace avec la main en grimaçant. Tandis qu'il s'essuyait la paume sur la jambe de son pantalon, Richardson lui fit signe de passer à gauche de l'église avant de partir de l'autre côté pour suivre la lampe de poche.

Stanford avançait avec prudence au milieu des tombes centenaires. Il avait sa torche à la main mais, pour l'instant, il ne voulait pas l'utiliser. Bien que la nuit fût nuageuse, un rayon de lune illumina soudain le sol juste devant lui.

Stanford vit un monticule de terre. Il s'avança et découvrit une tombe ouverte. Il braqua sa torche vers le fond. Il lui fallut un moment avant de discerner les planches pourries déplacées sur le côté et le crâne blanchâtre pris dans la boue. Juste après, quelqu'un le poussa violemment au milieu du dos et il tomba, en avant et jusqu'au fond.

Bob Watts était de retour. L'incarnation de la police moderne tombée en disgrâce examinait son visage dans le miroir de la salle de bains tout en se débarrassant de sa tenue de course. Pas trop mal, mon petit Bobby. L'ex-chef de la police du Sud avait digéré sa brusque fin de carrière survenue après ce que la presse avait baptisé le « Massacre de Milldean ». Un fiasco au cours duquel des policiers armés avaient abattu des gens vraisemblablement innocents. Et voilà que, par la volonté de politiciens stupides qui ne comprenaient rien au métier de policier, mais affectionnaient les gros titres, il réintérait les forces de l'ordre.

Certes, son retour se faisait grâce au soutien d'un public apathique, qui se moquait de ce que les politiciens lui proposaient. Mais il s'en fichait. Il avait gagné élection à la loyale.

Même s'il considérait que les politiques se fourvoient, leur décision lui redonnait l'opportunité de faire la différence. Il ne pensait pas que le nouveau poste de préfet en charge de la criminalité et de la police (PCP) soit en adéquation avec la manière dont on maintenait l'ordre en Grande-Bretagne, mais si la police du Sud devait avoir un PCP, ce serait lui. Il pensait sincèrement être l'homme de la situation. Et même si ce n'était pas le cas, il voulait le job.

Il avait un rendez-vous en tête à tête, programmé pour la fin de matinée, avec la commissaire en chef Karen Hewitt, son adjointe il n'y a pas si longtemps, mais il s'attendait à la croiser

au petit déjeuner au champagne organisé pour le départ de la Royal Escape, une course de bateaux reliant chaque année Brighton à Fécamp. Cela risquait d'être embarrassant.

Karen avait pris sa suite quand on l'avait viré de son poste de commissaire en chef. Il s'imaginait aisément comment elle allait vivre le fait qu'il redevienne son supérieur. Il avait hâte de s'y mettre ; elle serait certainement moins enthousiaste.

Après sa douche, il sortit sur le balcon de l'appartement qu'il venait d'acheter à Brighton et inspira l'air marin. Il contempla les dizaines de yachts, de bateaux à moteur et de voiliers qui dansaient au rythme de la houle à deux cents mètres de là. Ils devaient lever l'ancre à sept heures pour la course annuelle qui, théoriquement, commémorait la célèbre évasion du futur Charles II pour la France, après sa défaite à la bataille de Worcester. Watts connaissait bien cette histoire. Il l'avait entendue tant de fois.

Charles avait passé une nuit caché dans un chêne – scellant ainsi le destin d'une myriade de pubs baptisés The Royal Oak¹ – avant de fuir jusqu'à Brighton où un pêcheur du coin, Nicholas Tettersell, avait été embauché pour le conduire de Shoreham jusqu'en France. Quand Tettersell avait compris qui était son passager, il avait demandé plus d'argent.

Watts se dit que cela avait dû emmerder le futur roi, mais lorsqu'il était revenu en Angleterre, Charles avait généreusement récompensé Tettersell et le marin était un homme assez fortuné lorsqu'il mourut.

Tettersell avait été enterré au cimetière de St Nicholas's Church sur Dyke Road, sa stèle était la plus ancienne de la plus vieille église de Brighton. Sa tombe, et quelques autres,

1. Le chêne royal (toutes les notes sont du traducteur).

avaient été profanées deux ans plus tôt. Une étrange histoire de magie noire en ville.

Le regard de Watts glissa jusqu'aux lumières du front de mer et aux lampes qui s'égrenaient le long de la jetée trapue du Palace Pier.

C'était sa ville. Il était de retour.

Le petit déjeuner de l'inspectrice principale Sarah Gilchrist était anormalement sain. Müesli, mélange de fruits rouges, yaourt au miel, le tout accompagné d'une généreuse quantité de thé vert. Elle le dégusta sur le balcon de son appartement qui donnait sur le joli jardin collectif en contrebas.

Elle étira ses longues jambes et agita ses orteils nus. Ils étaient rouges. Elle était allée courir brièvement un peu plus tôt et ses chaussures de sport neuves l'avaient un peu irritée.

C'était le premier jour de sa nouvelle vie. Elle ne croyait pas trop à ces jalons symboliques mais un certain nombre de choses étaient survenues simultanément qui l'avaient conduite à penser que sa vie entrait dans une phase nouvelle.

À compter de ce jour, elle devenait officiellement inspectrice principale, après en avoir exercé les fonctions pendant six mois. Son amie, Kate Simpson, qui dormait dans son canapé-lit depuis plusieurs mois, avait déménagé la veille. Et, bien que Gilchrist ait été heureuse de la dépanner et qu'elle ait apprécié sa compagnie, elle se réjouissait de retrouver son appartement pour elle seule.

Elle débarrassa les restes du petit déjeuner, se doucha et passa le nouveau tailleur-pantalon qu'elle s'était obligée à aller acheter pendant le week-end. Elle avait déjà grincé des dents quelques mois plus tôt quand elle avait investi dans un tailleur qui, pensait-elle, lui ferait au moins deux ans.